

Dimanche 23 avril

Col 2/12-15

Bettina Schaller

Bigre. On a un peu le souffle coupé devant ce passage, avec peut-être pour certains, la crainte de la page blanche, ou de la parole muette... Le style est presque ampoulé, le ton triomphaliste, mais après tout, à Pâques, on peut bien se le permettre...Le vocabulaire est riche, la problématique de la dette n'est pas nécessairement accessible. On connaît le débat sur l'authenticité ou non de cette lettre comme paulinienne. Notre passage est à cet égard exemplaire : le vocabulaire, la thématique de l'ensevelissement du baptême (cf. Rm 6)... rappellent bien Paul ; mais l'auteur va plus loin, en particulier en affirmant au v. 12 que le croyant est déjà ressuscité.

Le passage s'inscrit dans un ensemble plus vaste que l'on peut délimiter ainsi : 2, 6 - 2, 23 et dont il faut tenir compte pour comprendre ce passage. L'auteur de cette lettre met en garde contre la « philosophie » (2, 8). Les chercheurs se divisent pour l'identifier : gnosticisme, essénisme, culte à mystère... ? Au-delà d'une identification précise qui est de toute façon discutée et discutée, on peut retenir qu'aux v. 16-22, l'auteur exhorte à vivre théologiquement à distance du monde ; dans ces versets, il approfondit le v. 8. Ainsi, ce dont il faut s'éloigner comme d'un véritable danger – il est question d'esclavage – , c'est de toute philosophie, quel que soit le nom qu'elle porte, qui se caractériserait par le fait de relever de l'*humain* en opposition à la vie *selon le Christ*, en lequel, comme il est écrit au v. 29, existe la « plénitude de la divinité ». Tout le passage est en effet traversé d'expressions qui renvoient à l'humain, au sens de ce qui relève de *vues humaines*. Au v. 11, il est question d'une circoncision qui n'est pas « de main d'homme », de se dépouiller du corps charnel (*tou somatos tès sarkos*), au v. 18 de « pensée charnelle », au v. 20 des « éléments du monde », au v. 22 de « doctrine des hommes » etc...

Contrairement aux *vues* humaines, il y a : la croix qui cloue la dette (v. 14), la résurrection, la victoire sur les Puissances. Ce qui est observable, nous le savons bien, et comme tout le monde peut le savoir, croyant ou pas croyant, c'est la crucifixion d'un homme qui portait le nom de Jésus en l'an 30 de notre ère, et un tombeau vide. Puis vient le regard de la *foi* par laquelle on *croit* que « notre dette fut abolie par la croix ; de même « vous êtes aussi ressuscités avec lui parce que vous *avez cru* en la force de Dieu qui l'a ressuscité des morts », de sorte que *croire* est lui-même un *acte de résurrection*. Et même si l'auteur n'hésite pas à dire que les Principautés et les Puissances ont été « données en spectacle à la face du monde », cela relève de la foi que cela soit. Et c'est sans compter ce « cortège triomphal » qu'il faut peut-être retrouver dans celui qui accompagna Jésus au Calvaire... Les affirmations relèvent toutes du regard paradoxal de la foi. A l'œil nu, rien n'a changé. Et c'est bien un des gros reproches fait à la foi au Christ : sa venue n'a pas changé le monde.

Le thème de ce dimanche est la nouvelle naissance. Même si nous voudrions qu'il en soit autrement, le monde ne change pas par magie, par décret, par claquements de doigts, mais par des êtres humains renouvelés dans le regard sur eux-mêmes et sur le monde. Un regard renouvelé sur eux-mêmes : c'est ce qu'exprime le pardon des fautes aux v. 13-14. Sur le monde : c'est ce qu'exprime

l'idée que le monde actuel n'est que l'ombre des choses à venir (v. 17).

L'auteur établit donc une alternative de vie radicale, du fait de la foi qui porte un regard différent de l'événement la croix, poursuivant par la foi en la résurrection, et par conséquent porte un regard différent sur l'homme et le monde. La « dynamique » globale de l'événement, c'est celle de l'élimination : circoncision, dépouillement, ensevelissement, mort, effacement de dette, suppression. Par la croix et la résurrection, quelque chose n'est plus. Qu'est-ce qui n'est plus ?

L'auteur évoque une dette. Plusieurs interprétations ont été données <sup>1</sup> : la Loi mosaïque et ses commandements, une référence à la Chute d'Adam et Eve, le péché comme dette envers Dieu (en ce sens, Irénée)... Il n'est pas sûr que le croyant d'aujourd'hui se comprenne en « dette » avec Dieu et que approche le touche. Par contre, le verset 14 évoque une action extérieure « contre » les hommes, qui aurait ruiné leur relation avec Dieu. Au v. 15, il est question des Puissances et des Principautés qui renvoient de même à une extériorité.

Nous avons là une entrée : bien souvent nous entendons un discours victimaire dans lequel l'existence n'est qu'une existence subie, c'est comme ça, on ne peut pas faire autrement, ... etc... La foi, dans ce cas, sera comprise comme un *pouvoir de faire contrairement aux vues humaines*, car elle se fonde sur la foi en le *pouvoir de faire de Dieu* dont la résurrection est l'événement emblématique.

Epictète, philosophe du I-II e siècle (citation impertinente puisque notre passage nous invite à nous méfier de la philosophie...) : « Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les jugements qu'ils portent sur les choses. Ainsi la mort n'a rien de redoutable, puisque, même à Socrate, elle n'a point paru telle. Mais le jugement que nous portons sur la mort en la déclarant redoutable, c'est là qui est redoutable. Lorsque nous sommes traversés, troublés, chagrinés, ne nous en prenons jamais à un autre, mais à nous-mêmes, c'est-à-dire à nos jugements propres. Accuser les autres de ses malheurs est le fait d'un ignorant ; s'en prendre à soi-même est d'un homme qui commence à s'instruire ; n'en accuser ni un autre ni soi-même est d'un homme parfaitement instruit ».

L'événement est la victoire, et même le triomphe (v. 15) sur les « Principautés et les Puissances » que le Christ « dépouille ». L'expression « dépouiller » se relit aussi au v.11. Ainsi, nous comprenons que l'homme « dépouillé » de son « corps de chair » (on peut ici voir une trace de l'antinomie paulinienne entre la chair et l'esprit), c'est un homme sur lequel les « Principautés et les Puissances » n'ont plus de *pouvoir*. Cette victoire-là permet une vie *neuve*. Il y a un avant et un après, pour le croyant, marqué par le baptême. Le croyant est mis *réellement* et *maintenant* au bénéfice de la résurrection du Christ ! Il s'est passé quelque chose et ce qui s'est passé porte à conséquence.

« Au symbole dans la pensée correspond la perception de la réalité comme *sacrement*, c'est-à-dire comme réalité qualifiée par la parole de Dieu devenue porteuse de sa présence. Ces réalités ne sont pas l'autre Royaume, séparé de Dieu (...) elles sont des présences réelles de sa présence universelle (...) Dans le cercle infernal de l'absurdité et de la dérélition, Dieu vient à l'homme sous la figure du Crucifié, qui communique *le courage d'être* » <sup>2</sup>. Nous pouvons rajouter : le courage de pouvoir.

<sup>1</sup> J. -N. ALETTI, *Saint Paul, Epître aux Colossiens*, Paris 1993, p. 179

<sup>2</sup> J. MOLTMANN, *le Dieu crucifié*, Paris, 1990, p. 380-381